

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Pierre Saubot

Le 24 avril 2003

Discours de bienvenue de Monsieur Pierre Peyré, de l'Académie de Béarn

Monsieur le président,
Mesdames et messieurs les académiciens,
Mesdames, messieurs, cher compatriote,

Compatriote, c'est par ce terme rassembleur que se reconnaissent, entre eux, les membres de la très vivante compagnie de gens de table et de culture que vous présidez : *La garbure des Béarnais de Paris* dont nombre d'académiciens parmi nous sont, de longue date, les assidus convives. C'est par ce terme volontiers aimable que je vous accueille aujourd'hui au sein de notre académie, tant en raison de votre rayonnement personnel et de vos solides attaches en Béarn, que pour vos qualités professionnelles qui

font de vous un humaniste actif à l'esprit de finesse autant que de géométrie.

Votre rayonnement personnel, on le capte au premier contact à travers cette simplicité qui vous caractérise, fruit d'une éducation heureuse et du travail bien compris. Vos études, un parcours sans fautes au cours duquel vous alternez déjà entre la capitale et la province. Ancien élève des lycées Saint-Louis-de-Gonzague à Paris et Louis-Barthou à Pau, vous êtes diplômé de Sup Elec en 1966, et sortez brillamment du Centre de Perfectionnement aux Affaires en 1973. Rien d'étonnant alors qu'un tel parcours, au sein d'une famille où l'on retrouve des architectes, des gens de lettres, des pêcheurs basques et des artisans menuisiers, ait fait de vous le personnage aux multiples passions que vous êtes devenu et dont les amis ont toujours porte ouverte à la maison, au sens même où « saubot » signifie le refuge. Refuge en fait ouvert aux quatre vents des allées et venues des uns, des autres et des vôtres : cinq enfants et sept petits-enfants sur lesquels Béatrice, votre épouse, veille avec une infinie tendresse.

Ainsi entouré, à la fois discret et omniprésent, réservé et entreprenant, vous êtes bien, au-delà du paradoxe, un homme de notre temps qui a su garder les qualités héritées de son passé et se projette avec foi dans l'avenir.

Or, ces qualités vous ne les réservez pas jalousement à votre bien-être personnel. Elles irriguent votre vie professionnelle et sociale. Certes, vous êtes un industriel de la mécanique qui a su aider des entreprises en déclin et se retrouve aujourd'hui à la tête de deux sociétés fusionnées qui regroupent sept cents personnes. Ce qui vous a valu d'être consacré, en 2001, « manager de l'année », sous l'égide du *Nouvel Économiste*. Certes, vous êtes viticulteur en Jurançon, et votre amour de la vigne se double du respect de la forêt

qu'en sylviculteur éclairé vous entretenez avec science et conscience. Certes, vous êtes président de *La Garbure*, on l'a déjà dit et on va y revenir. Mais ajoutons, pour être plus complet : administrateur de la Section Paloise, président de la Fédération départementale des Pyrénées-Atlantiques des Vignerons indépendants, conseiller municipal d'Artiguelouve, et nous ne nous étonnerons pas, compte tenu de ce goût éclectique pour l'action sociale, de vous retrouver à la présidence de l'association Jeunesse Education pour le soutien scolaire en milieu défavorisé.

Monsieur l'ingénieur, monsieur le conseiller, monsieur le président, monsieur le président-directeur général... On ne sait plus par quel titre vous appeler! Mais une chose est certaine, et nous en mesurons le sens, c'est que pour nous académiciens de Béarn, que vous séjourniez à Artiguelouve, berceau de votre famille, cœur de votre vignoble, à Paris où vous habitez, à l'Herme ou à Tokyo où vous poussent vos affaires, vous serez toujours un des nôtres. Notre compatriote. En toute simplicité. Car, au-delà de tous ces titres et de toutes ces qualités à peine entrevues, le trait de personnalité qui vous caractérise le mieux, me semble-t-il, est celui que nous vous connaissons de longue date à *La Garbure* : la modestie.

« La modestie, disait Jean de La Bruyère, est au mérite ce que les ombres sont au tableau : elle lui donne de la force et du relief. »

Assurément, la fresque de votre vie déborde d'énergies. À commencer par cette force vitale qui vous anime et dont vous connaissez le prix, puisque, enfant à la santé menacée, vous devez à la médecine d'être là aujourd'hui. Et la médecine, en l'occurrence, ce fut le docteur Diriarth en personne dont nous gardons tous un souvenir plein d'affection, et auquel nous devons plus particulièrement, vous et moi, d'être ici réunis aujourd'hui.

Henri Diriarth était l'ami d'enfance de mon père. C'est par son intermédiaire que je vous ai connu, et c'est encore lui qui m'ouvrit la voie de l'Académie de Béarn. Aussi ai-je l'impression de participer, à cette heure et en ce lieu, à un étrange passage de relais où le souvenir et l'émotion interrogent les hasards des rencontres et de l'existence.

Toujours est-il que c'est en ces termes que le Dr Diriarth recevant Pierre Liou à l'Académie de Béarn, le 29 octobre 1977, parlait de vous en parlant de *La Garbure* sans se douter des liens qu'il tissait déjà entre nous dans le prolongement du passé :

« Certes nos grands aînés, Léon Bérard, Charles Malégarie, Jean Mirât ne sont plus là. Je me suis efforcé, avec l'aide d'un secrétaire dynamique, Pierre Saubot, de continuer notre chemin. Là encore nous avons la satisfaction de nous réunir entre amis et de donner à nos soucis professionnels une pause tout entière consacrée à tout ce qui fait notre province. »

Avec son énergie propre et riche des enseignements de ses prédécesseurs, le « secrétaire dynamique » que vous étiez alors, est donc devenu président. Et c'est là, précisément, toute la force que votre modestie - dût-elle en souffrir - apporte au tableau de notre Académie. Comment le président de *La Garbure* eût-il pu ne pas être membre de l'Académie de Béarn ? quand on sait que vous succédez, en ligne directe, à cette fonction très prisée à deux présidents qui furent en même temps membres de notre Académie : Henri Diriarth et son nœud papillon, qui vous avait en quelque sorte initié et mis au pli de sa diplomatie légendaire, et Pierre Liou, le cigare élégant, qui vous perfectionna dans la voie de l'humour sobre et efficace, l'œil toujours pétillant et le propos alerte, citant volontiers Virgile aussi bien que Paul-Jean Toulet tel qu'en ses *Contre-rimes* pleines d'harmonie nonchalante et de grâce sceptique :

Un Jurançon 93

Aux couleurs de maïs.

Et ma mie, et l'air du pays.

Que mon cœur était aise!...

À n'en pas douter, dès lors que l'on n'oppose pas Bacchus et Minerve tous deux nés de Jupiter, mais qu'on les réunit au contraire comme c'est ici le cas, *La Garbure* et l'Académie de Béarn procèdent d'un même élan créateur : celui du déliement des esprits et des cœurs que ces deux sociétés, issues de la même famille de Béarn, apportent avec elles.

Mais qu'est-ce que *La Garbure*, au juste?

Certes au premier degré la garbure est, comme l'explique Simin Palay dans ses cinq cents recettes de *La cuisine au Pays* « cet excellent potage que chaque saison conditionne car il n'y entre que des légumes frais cueillis ». C'est pourquoi insiste notre félibre, « les garbures confectionnées dans les grandes villes avec des légumes fatigués, plus ou moins aigris, ne sont que des contrefaçons. »

Orgueil du terroir, la garbure mérite qu'on la célèbre! Et c'est à ce rôle capital que les Béarnais de Paris s'emploient avec délices et application depuis un bon siècle déjà, entre deux élections politiques, un match du Tournoi des Six Nations, un défilé de chez Courrèges, une émission de Jacques Chancel. Que sais-je encore ? Une victoire de l'Élan béarnais, un salon du Jurançon et du Madiran réunis, un tour du monde ou deux expositions de Titouan Lamazou, un ballet de Patrick Dupont, un tour de chant de Marcel Amont, la remise d'un Prix littéraire ou de poésie...

De fait, et au-delà du symbole originel, *La Garbure* a une histoire. Une histoire ici, partagée dans nos rangs.

Recevant Henri Diriar à l'Académie de Béarn, le 8 mai 1976, le président Tuccoo-Chala a bien esquissé la fresque

sur laquelle vous figurez en bonne place, et à laquelle la modestie que j'évoquais il y a un instant donne tout son relief. Dans son discours il rappelle qu'Henri Diriar, déjà membre du Réveil basco-béarnais si cher à Pierre Liou, secrétaire général du Sénat, succède en 1959 au bâtonnier Jean Mirât à la présidence de *La Garbure*. *La Garbure* c'est, précise-t-il en s'adressant à Henri Diriar, « une association informelle non déclarée au sens juridique et donc sans statuts mais qui, fondée en 1895 par Louis Barthou existe aujourd'hui de plus belle sous votre présidence. » Et de poursuivre : « À son origine, *La Garbure* se contentait de réunir les Béarnais de Paris et accueillait, ce qui est toujours la tradition aujourd'hui, les Béarnais de passage à Paris. Léon Bérard et Raymond Ritter qui furent tous deux présidents de l'Académie de Béarn, en étaient des convives assidus. »

Autrement dit, et pour reprendre ici l'image saharienne de Foucault, Duveyrier et Laperrine liés par une mission commune, vous faites donc partie de *la lignée*, non seulement au cœur même de *La Garbure*, mais encore au titre de la bi-appartenance aux deux associations les plus béarnaisement complémentaires qui soient, parmi d'autres bien sûr : *La Garbure* et l'Académie de Béarn. Table de fête ou table de travail, vous êtes rompu aux exercices de l'une et de l'autre et suivez ainsi la trace ouverte par vos vénérables prédécesseurs dans la continuité des formes et de l'esprit.

Repas symboliques s'il en est, les réunions de *La Garbure*, sont des moments rituels qui font penser aux jeux de la cène ou à ces repas du Moyen Âge tels que les décrit Pierre Tucoo-Chala dans son *Gaston Fébus, Prince des Pyrénées* où, inspiré par le *Livre de la chasse*, il dépeint l'ordonnancement de la table au château Moncade :

« Un grand repas officiel comprenait six parties. Les potages les plus à la mode étaient la soupe dorée, à l'héricat de mouton, le brouet au chapon, le vel aux herbes. Venaient

ensuite les premiers mets, civets de cerfs, de sanglier, de lièvres. Le cœur du repas comprenait des pièces montées avec tourtes et pâtés prenant la forme d'animaux pour accompagner les rôtis de faisans, de paons, et des gelées de gibier de toute sorte. Venait ensuite la desserte avec des fromages, des dragées et des fruits crus ou cuits. Le festin approchait de sa fin avec les issues de table, une accumulation de pâtisseries accompagnées des vins les plus fins, tels l'hypocras dont parle encore Rabelais, mélange délectable de vins de Chypre, de Malvoisie et d'Espagne, avec du sucre, des essences de fruits, des épices... Le dernier acte survenait après la présentation par les pages des bassins pour se laver les doigts, c'était à nouveau l'offre d'épices et de vins fins avant le départ. »

On s'y croirait ! À la dimension près de nos appétits qui ont quelque peu diminués. Mais plus significative encore de l'esprit de nos *Garbures*, la *Chronique* de Froissart que nous rapporte Pierre Tucoc-Chala dans son magistral ouvrage nous fait pénétrer dans le *tinel*, la grande salle du château Moncade où se déroulaient repas-spectacles, soirées littéraires et autres fêtes diverses que le comte aimait donner :

Le comte, écrit Froissart « prenait un grand plaisir avec les ménestrels car il s'y connaissait très bien. Il faisait volontiers chanter, et déchanter par ses clercs des chansons, des rondeaux et des virelais. Il restait à table environ deux heures et alors il regardait très volontiers de curieux entremets et après les avoir appréciés il les faisait refaire devant les tables des écuyers et des chevaliers ».

Que faut-il entendre par « étranges entremets », s'interroge Pierre Tucoc-Chala ? Nous dirions de nos jours des *intermèdes*, traduit-il, « des *intermezzi* présentés entre les divers services des repas interminables, permettant aux convives tout à la fois de se distraire et de reprendre souffle

avant de poursuivre des agapes dont nous imaginons difficilement l'ampleur... »

Ne retrouve-t-on pas là tout le cérémonial de nos *Garbures*, avec l'allocution du président et la traditionnelle intervention de l'invité d'honneur qui tels des ménestrels enchantent les convives en rivalisant d'humour et d'érudition.

Comme toutes les sociétés qui ont une histoire, *La Garbure* a connu sa Révolution. Et l'artisan de cette Révolution n'est autre que Henri Diriar. « Nous nous contentons de retrouvailles parisiennes bi-annuelles », estimait-il, certes « sources d'échanges fort prisés, mais où les femmes n'étaient pas admises ». Aussi enfreignant les règles qui excluaient les épouses et les compagnes des agapes de *La Garbure*, a-t-il imaginé, en 1975, une réunion estivale en terre béarnaise qui n'est pas uniquement réservée aux hommes.

De fait, depuis cette révolution interne qu'a provoquée Henri Diriar en instituant à côté de la traditionnelle *Garbure des villes* à Paris, une *Garbure des champs* en Béarn, et en réussissant à ne pas couper la *Garbure* en deux avec une *Garbure d'en haut* et une *Garbure d'en bas*, une *Garbure des hommes* et une *Garbure des dames*, l'ordonnancement des repas s'est étoffé. À Paris, le cérémonial est limité à l'allocution du président et au discours de l'invité d'honneur. Mais en Béarn, le « congrès » s'amuse et s'instruit de concert. Sans se relâcher, le protocole s'agrément de visites de sites originaux, d'églises anciennes, de châteaux et autres monuments, quand il ne rend pas visite à un poète ou un écrivain disparu. Toutes ces visites sont guidées par des experts, ménestrels modernes en l'occurrence.

Et depuis la fronde du basco-béarnais Diriar, nos « ménestrels » — dont certains comme Lucienne Couet-Lannes

ou Pierre Tucoo-Chala, pour ne pas tous les citer- ont su faire de nos garbures estivales de joyeux rassemblement aux accents toujours tintés du plus pur académisme : Garlin-Aydie, Pau, Nay, Arette, Monein, Oloron, Montaner, Navarrenx, Orthez et toutes ces autres étapes estivales ininterrompues depuis 1975, que de bons millésimes en somme qu'avec l'aide d'un secrétaire dynamique, François Pauli-Sallenave, vous architecturez chaque année de plus belle!

Vous êtes ainsi, cher compatriote, en terre connue au sein de notre Académie.

Bienvenue donc parmi nous.

Discours de remerciements de Monsieur Pierre Saubot, nouvel académicien

Monsieur le président,
Monsieur le sénateur,
Mesdames et messieurs les Académiciens,
Chers amis de La Garbure, d'Artiguelouve, du lycée Louis-Barthou,

Cher oncle, chère cousine,
Mesdames et messieurs,
Chers amis, chers compatriotes,

Je vous le dis tout simplement, sans ambages mais avec alacrité je suis heureux et fier d'être accueilli aujourd'hui dans cette noble assemblée par mon ami Pierre Peyré.

Bien sûr, je vous invite à relativiser les propos trop gentils et trop élogieux que vient de prononcer mon hôte, mais n'est-ce pas le rôle de l'amitié d'être un peu aveuglé ?

Avec Pierre Peyré, il faut le dire, deux éléments nous séparent : l'accent béarnais, léger, chantant, que vous avez gardé, alors que mes nombreux séjours parisiens me l'ont fait perdre, et puis l'accent qui ponctue la dernière lettre de votre nom, Peyré, alors que mes ancêtres s'appelaient Peyre, sans accent.

D'un autre côté, deux éléments nous rapprochent : le prénom, Pierre, que portait également Pierre Liou, mon prédécesseur à *La Garbure*, dont je salue la mémoire, forte en mon cœur, et la présence de Claire Liou, sa charmante

épouse venue me soutenir aujourd'hui dans cette redoutable épreuve, et aussi notre appartenance à *La Garbure* que vous avez signalée où nous avait réunis Henri Diriar dont beaucoup se souviennent ici avec émotion.

L'Académie de Béarn, en troisième point de convergence, fera pencher la balance dans le sens de notre rapprochement. Et je m'en réjouis.

Au moment de préparer ces quelques mots, j'ai fouillé dans les archives familiales pour m'inspirer de quelques bons exemples de discours préparés par différentes générations.

Mon ancêtre, Antoine Peyre, polytechnicien, commandant du génie sous Pujo en Algérie, sous-préfet d'Oloron sous le Second Empire, auteur de la construction de la caserne Bernadotte et du fort du Pourtalet, prononça un discours sur la tombe de Carnot, remarquable, complet, érudit, très long, oserai-je dire académique.

Mon père, architecte, récemment disparu, lors d'un hommage rendu pour l'ensemble de son œuvre par l'Académie d'Architecture, répondit à ses hôtes, je cite : « Mesdames, messieurs, chers collègues, comme le dit Vigny grand amateur de Jurançon, seul le silence est grand, tout le reste faiblesse. Merci beaucoup » et il retourna à sa place.

Cela me rappela le concours que nous avait raconté notre professeur de latin pendant mes humanités : deux nobles romains, assez prolixes, avaient décidé pour s'amuser et se corriger, de s'écrire des lettres de plus en plus courtes. Après quelques échanges de rodage, un jour, l'un deux reçut la lettre suivante de son ami : « eo domo » (je vais à la campagne). Il lui répond immédiatement : « ti ». Il avait gagné, comme mon père, dans le registre de la concision.

Et puis me revint en mémoire le conseil que nous avait donné un père jésuite que j'avais côtoyé pendant mes études. Le sermon idéal, disait-il, doit durer sept minutes, sauf circonstances exceptionnelles ou le talent de Bossuet.

Vous voyez que j'ai encore beaucoup à apprendre dans ce domaine et pour progresser, je compte beaucoup, grâce à des phénomènes d'osmose et de capillarité, sur mon assiduité à vos travaux comme correspondant de l'Académie de Béarn.

Correspondant, cela sonne un peu comme correspondant de guerre et cela incite à l'action, et vous l'avez dit, j'aime l'action, comme les poètes. Le sens étymologique de poète n'est-il pas « poëine » faire, d'où mon soutien actif à la Section Paloise, car quoi de plus beau que l'action collective d'une équipe de rugby, de ses dirigeants et de leurs villes pour aller vers le professionnalisme tout en gardant l'âme et l'esprit de ce jeu merveilleux.

Quoi de plus gratifiant que la participation à un conseil municipal pour mettre en forme et rendre possible les rêves de chacun.

Quoi de plus stimulant que d'aider mes collègues vignerons indépendants de la Route des Vins de Jurançon à faire le produit le meilleur possible, à le faire savoir, et à diffuser cette forme de notre culture béarnaise dans le monde entier. Paul-Jean Toulet en parlait, mais vous l'avez déjà cité.

Tout cela peut vous sembler un peu boulimique comme les dix mille mercenaires grecs de Xénophon qui rentraient au pays après avoir perdu la bataille de Counexa suite à la mort de Cyrus et qui souffraient eux aussi de boulimie. Mais en fait, il y a dans mes différents engagements une certaine cohérence et une certaine complémentarité que je vais vous expliquer.

Mon métier principal, c'est la mécanique, il est prenant, compliqué, quand il y a du stock c'est mauvais, cela rouille. Et de plus, il faut prendre des décisions tous les jours, toutes très faciles à critiquer immédiatement.

Vigneron en Jurançon, c'est mon deuxième métier. Il est prenant, compliqué. Quand il y a du stock, c'est bon et il s'améliore. Quand il y en a trop, on peut toujours ouvrir une bouteille et surtout quand c'est un Jurançon consommé avec modération, l'avenir vous semble très vite moins sombre.

Quant à la sylviculture, puisque comme le disait Lyautey, les arbres poussent lentement, c'est comme les mémoires posthumes ou d'outre- tombe, ce sont les seuls métiers où l'on n'est pas critiqué de son vivant. Ne croyez pas pour autant que je vais me spécialiser dans ce genre littéraire.

L'Académie, je n'en dirai rien car je ne la connais pas, sauf à travers quelques-uns d'entre vous. Elle m'attire car elle est, je crois le temple du dépouillement animé, vous y pratiquez aussi l'action collective, je suis sûr que je m'y sentirai très bien grâce à vous.

Quant au Béarn, c'est ma vie. J'y suis né, j'en suis parti tous les automnes le cœur déchiré. Il faut que vous sachiez que pour maman, tout ce qui se passait à Artiguelouve était bien. Aussi, les départs vers Paris en septembre étaient moroses. Ah, la première chape de plomb qui tombait sur nos épaules à la côte de Sauvagnon, la deuxième qui s'y superposait, la traversée d'Aire-sur-l'Adour, la troisième qui nous imposait le silence à la traversée de la Garonne à Bordeaux. Nous arrivions chez les barbares.

J'y suis revenu tous les étés le cœur en fête. Nous nous réveillions après une nuit dans le train, à Dax, pour suivre l'évolution de l'atmosphère entre les Landes et la Chalosse, puis l'arrivée en Béarn. Les cris de joie que nous poussions en apercevant la maison à travers les frondaisons, à hauteur de Lescar, nous ramenaient à la civilisation.

Ma plus belle année d'étudiant a été l'hiver 60-61 au lycée Louis- Barthou, par la rencontre de tous les amis irremplaçables que je n'ai pas quittés depuis et grâce à qui j'ai rencontré mon épouse.

Et puis il y a *La Garbure* et la rencontre avec toutes ces femmes et tous ces hommes d'exception, mon prédécesseur au secrétariat, René Bédourat, mon successeur François Pauli-Sallenave, ceux qui ont présidé!^ *Garbure* avant moi,

Henri Diriarth et Pierre Liou dont je ne dirai jamais assez tout ce que je leur dois.

Me permettrai-je de citer un extrait de l'article que je rédigeais après la disparition de Pierre Liou dans la revue *Pays Basque et Béarn* : « Quel bien-être après quelques heures passées en compagnie de Claire et de Pierre Liou, dans leur lumineuse maison de Guéthary, entourés d'amis parfaits, de se sentir à la fois plus simple et plus intelligent. »

Grâce à *La Garbure*, j'ai rencontré Mme Couet-Lannes, et par elle, nous avons visité avant tout le monde, des endroits remarquablement bien décrits. J'ai cotoyé Mme Gaspard et son mari à Sault-de-Navailles. J'ai écouté Edouard Barouillet, rédacteur de la revue du *Réveil Basco-Béarnais*, Pierre Tucoc-Chala et son érudition fabuleuse. J'ai apprécié la finesse politique de Pierre Sallenave.

Mon plus beau souvenir c'est certainement une rencontre avec Henri Siborre. Lorsque le docteur Diriarth m'annonça qu'il allait me présenter à un sénateur, je l'imaginai inaccessible, sur un piédestal. Je découvris un homme simple, fin, vif, intelligent, bref ayant toutes les qualités du Béarnais. Je le mis encore plus haut dans mon estime et je compris en même temps qu'à l'arrière du piédestal il y avait un escalier discret qui le rendait très accessible.

Depuis, j'ai constaté les mêmes qualités chez beaucoup d'hommes politiques béarnais, familiers de *La Garbure*, qu'ils soient ou qu'ils aient été sénateurs, députés, maire de Pau ou d'Oloron, conseillers généraux.

Je pourrai citer bien d'autres personnalités, sans risquer de vous lasser, mais il y a une vie à côté de *La Garbure* et je voudrais aussi dire qu'en Béarn et ailleurs il y a des activités caritatives et je sais tous le bien qu'elles apportent, il y a la famille, mes parents hélas disparus, mon épouse sans qui je

n'aurais rien pu faire, mes cinq enfants affectueux, mes sept petits- enfants qui sont bien sûr les plus beaux du monde.

Il me manquait l'Académie de Béarn. J'aurai pu, comme Tityre dans les *Bucoliques* de Virgile, « O Tityre tu patulae recubans sub tegmine fagi », penser à couler des jours plus calmes en Béarn quand j'y suis, mais il me manquait l'Académie de Béarn. Vous m'y accueillez, je vous en sais gré.

De même, s'il y a eu dans ma vie l'avant *Garbure* et l'après *Garbure*, je suis sûr que je pourrai dire dans quelques années, il y a eu l'avant Académie et l'après Académie.

M. Guy Ébrard, en tant que représentant de tous les Académiciens, je vous remercie confraternellement.

